

—Lui, plus brave que moi, et il s'avança menaçant vers le boiteux.
Pierre ne bougea point ; seulement il releva la tête et d'un ton ferme, il dit :
—Je n'ai pas dit que j'étais plus brave que toi ; mais j'ai dit que je ferai ce que Jean Boisseau n'osera tenter.
—Oui, c'est ce qu'il a dit, fit la jeune fille, comme influencée par le ton imposant de l'infirm.

—Eh bien, pourquoi ne la fais-tu pas cette action éclatante, fit Jean, d'une voix pleine de rancune.

—Je la ferai, répondit Pierre, attends.

—Oui, je crois que nous allons attendre longtemps, reprit Jean Boisseau, en essayant de rire.

Le boiteux ne répondit pas et s'éloigna.

—Avec tous ces mots, fit Mina Cartier, je ne sais pas encore ce que tu es venu nous apprendre.

—Je suis simplement venu, répondit Jean, pour dire que jusqu'à ordre contraire, les femmes n'ont rien à craindre, qu'elles peuvent vivre en paix ; tout va bien. Il garda le silence pendant quelques instants, puis il reprit :

—A présent que j'ai rempli ma mission, il me faut partir.

—Déjà, fit tristement Mina.

—Oui, répondit le jeune patriote, d'un air tracassé ; il faut aller rejoindre les enfants de la liberté.

—C'est vrai, répondit la jeune paysanne, tu es brave, toi, tu n'es pas comme ce boiteux de Pierre Moreau.

Le jeune homme ne répondit pas. Seulement au nom de Pierre Moreau, ses yeux lancèrent des éclairs de haine.

—Eh bien, adieu ou plutôt au revoir, il faut que je parte, et il lui tendit sa main.

Mina la prit dans les deux siennes et murmura adieu, les yeux pleins de larmes. Jean l'attira à lui, déposa un baiser sur la bouche vermeille de la jeune fille et s'éloigna d'un pas rapide. Mina le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu au détour de la route ; puis elle rentra, toute triste et rêveuse.

Le reverrait-elle ?

Trois jours se sont écoulés depuis ce que nous venons de raconter. Après avoir laissé Jean Boisseau et Mina Cartier en tête-à-tête, Pierre Moreau s'était dirigé vers sa maison. Le soir, il était environ onze heures, Pierre sortit de chez lui avec un petit sac de toile et un bâton.

Après avoir regardé dans la direction de l'habitation de Mina Cartier, il dit quelques mots à voix basse et se dirigea vers la sortie du village ; et depuis, Pierre Moreau, le boiteux, n'a pas été revu.

Le troisième jour, vers les cinq heures de l'après-midi, un bruit sourd, semblable au grondement du tonnerre, se fit entendre. Les femmes, effrayées, s'enfermaient dans leurs maisons, demandant à Dieu de les protéger ; tandis que les enfants, tout en pleurs, allaient chercher un refuge près de leurs mères. Ce bruit sourd était la voix du canon ; les " habits rouges " étaient aux portes de Saint-Eustache.

Les Anglais avaient réussi dans leur tactique, en forçant les enfants de la Liberté à la retraite, afin de pouvoir les cerner.

Cependant, Chénier et ses hommes s'étaient retranchés dans Saint-Eustache ; ils étaient résolus de combattre jusqu'à la mort. La lutte dura plusieurs heures et ne cessa qu'à la nuit. Mais si l'on ne se battait plus, on n'en travaillait pas moins. Les patriotes entassaient arbre sur arbre et formaient ainsi un rempart qui les auraient protégés assez bien si les Anglais n'eussent pas eu d'artillerie.

Les Anglais, eux, ne s'occupaient qu'à placer des sentinelles afin que personne ne pût sortir de la place.

La nuit est noire ; aucune étoile ne brille. La voûte céleste semble en rapport

avec les événements du jour ; de gros nuages gris et noirs planent au-dessus des deux camps. Dans les hautes fougères, près des fortifications des enfants de la Liberté, un homme épie. C'est Pierre Moreau, le boiteux.

Le jeune infirme, après avoir quitté sa maison, était allé rejoindre les patriotes et les avait suivis dans leur retraite, cherchant avec anxiété l'occasion de se rendre utile. Revenu à Saint-Eustache et sentant que la lutte touchait à sa fin, ils résolurent de mettre en exécution ce qu'il avait dit vouloir faire.

Il avait lu des traits au sujet de canons encloués pendant les guerres d'Espagne et d'Italie ; il avait formé le projet de rendre muettes les bouches à feu des " habits rouges ".

Neuf heures venaient de sonner au village voisin. Pierre se leva, ouvrit son sac et en sortit un marteau et des clous. Il prit tout dans une main et s'avança sans bruit vers le camp ennemi. Arrivé à quelques pas des Anglais, il abandonna sa béquille, et, pour plus de précaution, il ôta ses souliers. Son marteau d'une main et des clous de l'autre, il s'avance vers les canons, c'est-à-dire vers la mort. Il se baisse, il rampe, enfin il arrive sans être aperçu. Son cœur bondit de joie.

Mais ce n'est pas tout, il faut enclouer ces canons-là. Il étend la main, il tâte, il touche un objet ; il tâte encore, c'est une roue de l'affût. Alors tout tremblant, il se lève tout doucement, monte sur le canon, se met à cheval dessus. Le moindre bruit... et il est mort... Il le sait ; mais il veut faire sa part comme patriote et tenir sa parole.

Il cherche la lumière du bronze en tâtant de sa main, il la trouve : alors avec des précautions infinies, il y met un clou dont la tête est enveloppée d'un morceau d'étoffe, afin d'amoindrir le bruit. Il frappe. Un...deux... trois... C'est fini...

il ne parlera plus... à un autre maintenant ; et ainsi au deuxième, au troisième, jusqu'au sixième... le dernier... et il pourra retourner comme il est venu. Il monte sur le dernier bronze, commence son opération ; mais la joie d'avoir réussi le fait trembler, et, malheur, il manque le coup, et le marteau retombe sur l'airain qui résonne. C'est fini...

Des pas se font entendre, on arme les carabines ; une voix sonore crie :

—Halt ! who comes there ?

Une seule voix y répond ; celle de Pierre Moreau, le boiteux, qui crie de toute la force de ses poumons :

—A bas les " habits rouges " ! Vive la Liberté !

Et il tombe percé de cinquante balles anglaises.

Un officier vient voir le cadavre et d'un coup de sa botte il retourne le corps du jeune patriote en ricanant :

—Encore un chien de moins, exclama-t-il.

Puis il s'avance vers les artilleurs pour leur dire de préparer leurs pièces, pour le lendemain matin, à cinq heures, et à la lueur d'une lanterne il examine les bronzes. Tout-à-coup, il fait un bond en arrière :

—Goddam ! hurla-t-il, ce maudit chien de Français a encloué nos canons.

Le lendemain, à cinq heures, la lutte recommença, mais à la grande surprise des enfants de la Liberté, les canons des " habits rouges " restèrent muets.



Jean déposa un baiser sur la bouche de la jeune fille. Page 827, col. 1.

Eugène Moreau

Les hommes sont si lâches et si serviles que, si leurs tyrans leur ordonnaient de s'aimer, — ils s'adoreraient.

Ne discutez jamais, vous ne convaincrez personne. Les opinions sont comme les clous : plus on tape dessus, plus on les enfonce. — ALEXANDRE DUMAS, fils.